





MS 1063

MS 1063-8

Les Deux Ramiers.



D'où venez-vous, couple triste et claironnant?
 Rien parmi nous ne vous appella ^{encore};
 Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
 et Nul abri pour L'amoureux tourment.
 Les blés grêles caebant leurs fronts timides,
 comme Les fleurs tremblent au vent du Nord,
 Le lièvre seul course Les murs humides,
 et L'hirondelle est toujours loin du port:

Vous Deux, elassés par Le Malheur, sans doute,
 et consolés du Malheur par L'amour,
 pour échapper à quelque noir vautour
 de L'orient vous avez suivi La route.
 au tout prochain je vous entends gémir:
 ois! vous souffrez je ne sais plus dormir!

B. II. 167.

Donné à la Bibliothèque de Valenciennes le 1870.

238

Des vrais amants, Doux et Diberets Modèles;
J'ai vos Douleurs - que n'ai-je aussi vos ailes!
Je volerais sur votre humble rempart,
tristes Ramiers, j'irais, triste moi-même,
en Souvenir d'un Malheureux que j'aime,
Du feu que j'ai vous offert une part.

il erre Seul... et vous vivez ensemble!
Dans vos baisers que votre œil est doux!
Le même sort vous frappe et vous rassemble:
oh! que D'amants sont moins heureux que vous!

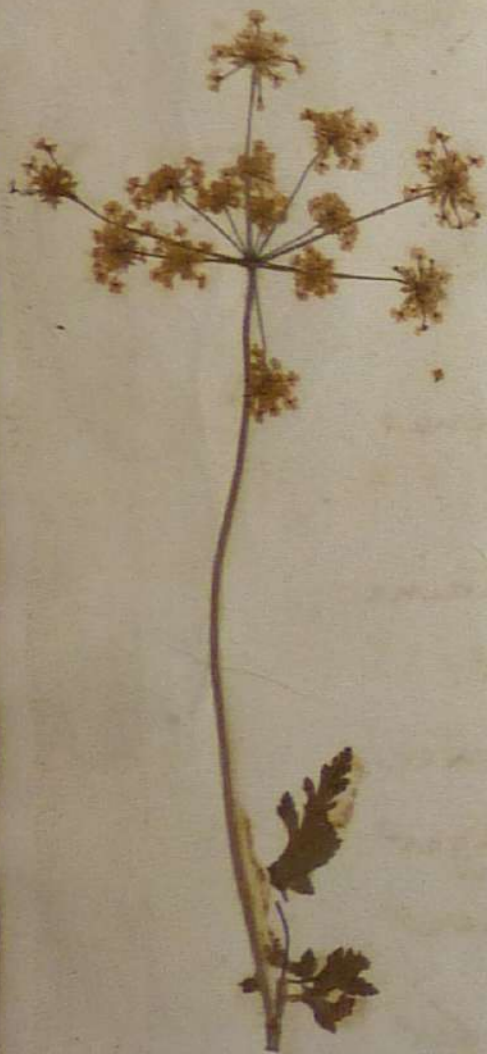
venez tous deux, venez sur ma fenêtre,
de votre soif étancher les ardeurs:
De lieux dorés où l'amour vous fit naître,
au toit du pauvre oublier les splendeurs.
que l'un de vous se hasarde à descendre,
le plus hardi doit guider le plus tendre!

3
D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur,
pour un moment qu'il détache son cœur:

voici du pain, voici de l'eau limpide,
humble secours par mes mains répandus;
il soutiendra votre Destin timide,
si tout un jour vous l'avez attendu!

ainsi, mon Dieu! sur la route lointaine,
semez vos dons à mon cher voyageur.
ne souffrez pas que quelque voise lointaine,
sur son front fur appelle la Rougeur.
que ma prière en tout lieu se devance:
Dieu! que pas un ne se laisse aller étranger!
aider son cœur à porter votre absence,
et que, parfois, le temps lui soit léger!





Le Derviche et le Ruissseau.
apologues.

un Ruissseau, frais enfant d'une source caelsée,
promenait sur les fleurs son humide cristal.
L'herbe, au pied du miroir n'était jamais penchée,
il y versait la vie à flot toujours égal.
harmonieux passant, son mobile murmure,
enchantait la nature;
un doux frémissement quand de ses molles eaux,
il mouillait les roseaux,
avertissait au loin quelque chèvre altérée,
qu'un filet d'eau courait sous les saules tremblans,
et la Bergerie aussi, dans la glace épurée,
venait baigner ses pieds brûlans.

un Derviche Dormeur, au fond de sa cellule,
oubliant que la vie y puisait du secours,
lâs de ce bruit joyeux qui roule et qui circule,

pour prier, ou Dormir, veut en rompre le cours.
mais du ruisseau, la pente est à jamais tracée,
de la rive où la voix s'élève cadencée,
rien ne peut détourner son tendre attachement:
le Dévot s'en irrite, il gronde; et lourdement,
au milieu du cristal jette une pierre énorme,
criant avec colère..... (il était sans témoin.)
= Maudit! Rentre sous terre, ou va braver plus loin;
= Silence, enfin, Silence! il est temps que je Dorme. =

innocemment rebelle, arrêté en courant,
fonde à son tour l'offense; et vive, peu dormeuse,
elle se change en cascade écumante,
qui semble Menacer de Devenir torrent:

Le Derviche effrayé se recule, il s'agite,
étourdi du fracas que lui-même a causé:
pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte,
regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

accablé de chaleur il s'assied sur la route;
de son front irrité l'eau tombe goutte à goutte:
= Damné ruisseau, dit-il, me résister! Tremble!
= Murmure quand je parle! ah! je sais des entraves,
= qui rendront avant peu tes libertés esclaves! =
et raffraichi d'espoir il se met à Dormir.

Mais tandis qu'à plein cœur le Derviche sommeille,
l'oiseau dans le buisson, la vigilante Abeille,
le vent qui fait tourner la feuille du Bouleau,
tout irrite une voix soufflant à son oreille:
= Dormez en paix, mon père! et laissez couler l'eau! =

Éloge.

toi que l'on plaint, toi que j'envie,
indigente de nos rameaux,
toi dont ces bois aux vieux rameaux,
n'ont pas vu commencer la vie:

toi qui n'attends plus des mortels,
ni ton bonheur ni ta souffrance,
toi dont ~~est~~ la dernière espérance,
s'incline aux rustiques autels:

toi que dans le fond des chaumières,
on appelle avant de mourir
pour aider une âme à souffrir,
par ton exemple et tes prières:

oh! donne-moi tes cheveux blancs,
ta marche pesante et courbée;

ta Mémoire enfin absorbée,
tes vieux jours, tes pas chancelants;

tes yeux sans lumière et sans larmes,
absorbés sous les doigts du temps;
Miroirs ternis pour tous les charmes,
et pour tous les fers du printemps;

ce souffle qui t'anime à peine,
ce destin incertain de cloa leur,
et qui s'éteint de veine en veine,
comme il est éteint dans ton cœur:

prends ma jeunesse et ses orages,
mes cheveux libres et flottants;
prends mes vœux que l'on croit contents;
prends ces douces et trompeurs suffrages,
que ne goûteront plus mes douleurs;
ce triste éclat qui m'environne,

et cette fragile couronne,
qu'on attache en vain sur mes pleurs!

changeons D'âme et de Destinées,
prends pour ton avenir d'un jour,
ma jeune Saison condamnée,
au Désespoir d'un long amour!

ah! si cet échange est possible,
que toi seule à mon vœu sensible,
au temps me présente pour toi;
qu'il étouffe alors sous son aile,
une image ardente et cruelle,
qui brûle et s'attache sur moi.

que ces flots, ces molles verdures,
ces frais broussillonnements des bois,
n'imitent plus dans leurs murmures,
les accents d'une seule voix!

que pour moi, comme à ton oreille,
que rien n'émeut, que rien n'éveille,
Le souvenir n'ait point d'échos;
L'ombre du soir point de féeries,
que les ruisseaux de la prairie,
ne me soient plus que des ruisseaux!

et semblable à la crisalide,
qui sous sa froide et sombre égide,
couve son destin radieux,
Demain, sur des ailes de stanne,
comme l'insecte qui peint l'ame,
j'étendrai mon vol vers les cieux!

Mais tu regagnes sans m'entendre,
Le sentier qui mène au Vallon,
insensible aux cris d'un cœur tendre,
comme aux soupirs de l'aiglon:

8
tu n'écoutes plus de la terre,
Le bruit, les plaintes ni les chants;
et sur ton chemin solitaire,
inutile, même aux Mielsons,
qui me suivent d'un pas agile,
toi, dans ces incultes séjours,
tu dérobes ton pied d'argile,
aux pièges où tombent mes jours.

Suis ta route, Pauvre Bergère;
en glanant l'aride fougère,
Debout encor sous ton bardeau,
sans craindre une vois importune,
Bientôt ta paisible infortune,
cheminera sur mon tombeau.



Le Retour chez Délicie.

c'est ici ... Pardonnez, je respire avec peine;
mes genoux affaiblis me forcent à m'asseoir.
ici, tous mes secrets vous chercheraient un soir:
oh! que de souvenirs un souvenir ramène!
o! mémoire du cœur vous garde-t-on toujours?
oui; le temps jana en vain les roses sur nos têtes;
le temps éteint toutes les fêtes,
il n'éteint pas tous les amours.

Trois étés, de ces bois ont embaumé l'ombrage,
Depuis que m'exilant sur des rives sans fleurs,
je n'emportai que le triste courage,
en pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence;
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers;

Volat! quand l'aquilon souffle avec violence,
L'alcion qui s'envole est morne sur les Mers.
Dans mon isolement j'enfermais ma pensée:
Des maux que je fuyais poursuivie et lassée,
D'avance, je traînais les maux qui m'attendaient,
Et quand vous m'accusiez, mes larmes répondaient.

que les bords étrangers sont froids pour la souffrance!
en vain de doux regards y plaignaient ma langueur?
En vain! — tous les regards importunent le cœur
quand on n'y voit plus l'espérance.

quel attrait déchirant me fait donc revenir?...
ah! ne le nommez pas! souffrez que ma tristesse,
qui ne veut rien du temps, mais qui craint la vitesse,
s'arrête sur un souvenir:
c'est vous! je vous revois, toujours belle Delia!
d'un siècle de pleurs, à peine un seul moment,
semble avoir, dans son vol touché ce front charmant;

10
et du Dieu qui me trait, vous êtes embellie.
pour fixer le bonheur avec vous un secret?
ne pouvez-vous pas me l'apprendre?
je croyais... du bonheur ce que j'ai su comprendre,
c'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez plus: en recevant la vie,
de tout ce qu'elle offrait je n'ai vu que l'amour:
mon cœur se respirait avec l'air et le jour!
à quelque douce idole en tout temps asservie,
je tombais à genoux pour adorer des fleurs,
je me vouais surtout à la plus solitaire,
elle me semblait triste, et je sentais ses pleurs,
s'échapper de mon sein. aimante avec mystères,
je courais raconter à quelque arbuste,
ce que j'avais souffert du tourment de l'étude:
comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,
quand mes larmes coulaient au bruit d'un frais ruisseau!
qu'ils étaient loin alors ces maîtres sans clémence,
qui ne s'aggravaient qu'à frémir!

que Dieu me semblait grand dans cet espace immense,
où je n'entendais rien gémir!
L'horloge, dont la voix éveillait mes allarmes,
La Leçon monotone et les regards grondeurs,
et le livre muet imbibé de mes harmones
soleil! tout se perdait dans tes fuses splendeurs!
par la fuite échappée aux sévères entraves,
de l'école où tremblaient mes compagnes et élèves,
j'étais libre, j'étais, je suspendais mon pas,
je répondais.... à qui? je ne le savais pas;
mais un intime accent, toujours, toujours le même,
me suivait, me parlait, me répétait: = je t'aime! =
et d'avance à ce mot, en tous lieux entendu,
= je t'aime! = était le mot que j'avais répondu.

Ne rien pas, Delia! écoutez: de ma mère,
ayez pour un moment l'indulgente pitié;
elle ne était pas de cette sève amère,

qui de bon tendre fruit consumait la moitié. //
Mère, elle m'entendait lorsqu'en ses bras penchée,
mes yeux priaient ses yeux de prendre mon secret;
peut-être sa pitié sur mon âme attachée,
reconnaissait son âme où veillait un regret:
car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance,
l'hiver, pour l'arbrisseau ~~revertir~~ j'appelais le printemps:

S'il mourait, à mon existence,
un jour ombragé, un charme allait manquer long-temps;
et je ne chantais plus: sa verdure fanée
ornait mon front sensible aux jeux bruyants du soir,
ce n'étaient plus mes jeux: ^{de} leurs cris consternés,
j'allais près de ma mère et Langier et M'asseoir.
et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse,
disait que l'arbrisseau reverdirait un jour.
cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,
et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Juger quand ce fut lui! quand j'entendis sa voix!
cet accent retrouvé! que suis-je devenue,
quand je vis mon idole à mes pieds reconnue,
tous mes rêves épars ressaisis à la fois!
je me sentis aimée alors toute la terre,
tressaillit avec moi, me rapprocha de ses yeux.
pour écouter long-temps, je sus long-temps me taire,
et je ne répondis qu'au regard de ses yeux:
j'osai le soutenir, et je perdis mon âme,
je ne me souvins plus, je n'attendis plus rien,
l'univers, c'était lui; lui, m'appela son bien,
et tout s'écroula dans notre double flamme.

Les voilà donc, ces lieux où je donnai mes jours!
rien n'a changé que lui! dans ce touchant asyle,
c'est le même parfum qui court dans l'air tranquille,
cette lampe y brûle toujours!

12
ô Delia! est-ce là que j'ai souri moi-même,
à l'objet adoré que m'offrait ce miroir?
qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime!
ce portrait qui se meurt, quel bonheur de le voir!
je marche où de ses pieds mes pieds pressaient l'impression
quo de fois, pour tromper l'embarras le plus doux,
cette barpe, au hasard, parla seule entre nous!
mais ces lieux qu'à présent je parcours avec crainte,
ces parfums, ces flambeaux, cette barpe, ces fleurs,
ces contrastes de mes douleurs,
et ce bandeau qui brille autour de votre tête,
tout ~~parle~~ tout m'annonce une fête,
et mon cœur oui, mon cœur entend qu'il va venir,
cruelle! et vous vouliez encore me retenir,
vous me trompiez! adieu. votre main caressante,
ne m'enchaînera plus; je suis libre aujourd'hui!

ou me réunissant à Lui.
croyez-vous ^{m'importer} n'employer qu'une Ruse innocente?
je n'ai donc pas souffert? Regardez-moi! L'amour,
n'est donc qu'un jeu frivole, un riant badinage,
une chaîne sans force où passe le jeune Âge,
qu'il brise et reprend tour-à-tour?
je ne sais; mais, adieu. Fiers autant que sensibles,
dans l'effroi d'abaisser ma Douleur à ses pieds,
j'ai fui; laissez-moi fuir. quoi! pour cet inflexible,
c'est vous qui me priez!

il le veut, dites-vous, il veut! toujours le même.
voilà comme il régnait sur mes esprits confus,
j'obéissais toujours. mais je disais: il m'aime!
ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus?
que veut-il? mon Bonheur: eh! bien! je suis heureuse,
je suis calme, je suis..... voyez, je vis encore.
dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort,

tranquillisez son âme, elle est si généreuse!

13

et si vous me nommez, choisissez-vous l'instant,
où quelque objet nouveau, brillant et sous les Armes,
fera battre et rêver son cœur déjà content,
pour dire: = elle est partie. oh! que j'ai vu de larmes! =
si c'est lui qu'il faut plaindre, enfin, je la plaindrai.
mais, je le sors, jamais je ne le reverrai.

Le revoir, ô terreur! L'entendre, lui répondre,
reconnaître ses yeux qui m'ont donné la Mort!
Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord!
Balbutier son Nom, m'arrêter, me confondre!

Le revoir, ô Douleur! sans joie à mon retour,
interroger mes traits oubliés dans l'absence,
et peut-être un moment douter en ma présence,
s'il m'a connue un jour!

Non! Laissez-moi m'enfuir . que je doute moi-même,
si je l'ai vu jamais , si j'existe , si j'aime .
abs! je ne le bais pas , je ne sais point le voir,
mais, Laissez-moi douter..... mais Laissez moi m'enfuir.





Ch. Gavarni del.

L. Aubert sculp.

Elogie

que j'aimais à te voir, à t'attendre, Albertine!
à te deviner seule en écoutant tes pas!
oh! que j'aimais mon nom dans ta voix argentines!
quand je vivrais toujours, je ne t'oublierais pas.

comme après un temps triste, une étoile impévue,
jette sa lueur dans les cieux,
mon esagrin (j'en mourais!) semblait fuir à ta vue,
et mes yeux consolés ne quittaient plus ton yeux.
tu chantais comme au temps où, petite et joyeuse,
et sensible, et riante,
tu carrobais ta mère, et m'entraînais aux champs,
pour chercher des oiseaux, pour écouter leurs chants.

oui, tu me rappelaes ton enfance ingénue,
cette grace étrangère et du monde inconnue,
cette candeur, soumise à qui veut la trahir,

qui s'étonne, qui tremble, et pleure sans larmes.

Dois-venais-tu, ma chère? on t'aurait crue beseuse.
Le sourire toujours surmonta tes douleurs:
quand ton sein se brisa dans une Mort affreuse,
on ignorait encor qu'il était plein de pleurs.
Albertine! Albertine! ô ma douce compagne!
tes pas, avant les miens se sont donc arrêtés!
tes chants, qui m'appelaient par l'écho répété,
ne m'attireront plus à travers la campagne.
oh! que c'est mourir jeune! un jour ta faible voix,
(elle devenait faible et j'en étais troublée.)
ta voix me dit: «bientôt pour la première fois,
je ne guiderai plus ta course déboulée,
alors tu viendras seule à notre rendez-vous,
» sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère;
» et de même.... et bientôt tu pleureras sur nous:
» pour moi, près de Julien il reste abbez de terre.

16
- j'y songe tous les jours: on est bien dans la Mort;
- va! le sommeil est doux quand il est sans remord...
et ta main, du Repos marquant l'étroit espace,
y jeta quelque fleur pour y garder ta place.

est-il vrai qu'on est mieux dans la Mort? es-tu bien?...
mais quoi! je parle seule, elle ne répond rien!
ne répond plus rien!

et quand je retournois, les fleurs étaient stériles;
et déjà, d'autres fleurs que nous avions nourries,
penchaient leur tête autour de son tombeau:
des papillons planaient gaiment sur elle;
dans les rameaux brûlait la tourterelle,
et pour d'autres que moi le printemps était beau!

oh! quoi! Rien ne semblait manquer à la Nature!
de rustiques enfants couraient dans la verdure,
de ce champ, dont l'aspect me faisait tressaillir:

Malheur! ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir,
enfants!

enfants, quelle est nommée ses frères,
Laissez croître en paix les Bruyères,
où la Mort l'enclaine à ses loix,
Terre où la jeunesse est encluse,
Sois lui légère, elle repose,
enfin! pour la première fois.

et Moi, quand dans la tombe on me fera descendre,
Des papillons légers voleront-ils sur moi?
Les oiseaux viendront-ils s'y poser sans effroi?
Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre?

entendrai-je une voix?... mais qui voudrait aburrir

L'espoir d'une autre vie,
Si de l'Amour suivie,
L'âme n'en peut guérir!
Si ce feu qui dévore,

17
Nous y consuma encosa,
à quoi sert de Mourir!
qui vit une eau limpide,
tromper sa Bouche avide,
et fuir à l'autre Bord,
Prêtera à la substance,
D'une telle espérance,
Le Néant dans la Mort.

Le Néant!... Non. L'Amour, même sans être aimée,
mais Albertine encore vivante et ranimée!

Seule au Monde, aujourd'hui j'achève mon chemin.
quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'allarmes,
tu ne viens plus le presser sous ta main
tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes.
Personne, quand je suis assise tristement
ne vient tout près, tout bas m'appeler son amie,
ta seule ombre épiant ma douleur endormie,
vient me consoler un moment.

Si je trouve en suivant quelque route isolée,
un jeune arbre tombé sous les premières fleurs,
je regarde en pitié sa tête ensablée:
ce qui souffre, c'est toi qui m'arraches des pleurs.

ainsi, toujours aimante et déçue, on trahit
mes plus doux sentiments se passent tour à tour,
et l'amitié coûte à ma vie
autant de larmes que l'amour.

Mais je veux te pleurer, toi! mais je veux entendre,
ta voix, la seule voix qui me fus toujours tendre,
la seule qui n'a pu me reprocher mon sort;
qui me trouva jamais d'accusé que pour me plaindre,
qui voulait m'adoucir et ma vie... et ta Mort!
et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre:
qui m'a dit, presque éteinte, au dernier entretien,
= adieu. je vais dormir du sommeil de Julien. =

oui, tu dors! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
et le pauvre interdit à ta porte fermée,
tout s'arrête pensif, tout pleura sur le seuil,

18
tout s'éloigna Muet et partagé mon Deuil.

et l'on m'a demandé si de mon Albertine,
le rapide Destin fut un moment heureux:
hélas, au souvenir de ta voix argentine,
j'ai pu être ce chant douloureux:

comme la fille de la Nature,
elle aimait la fleur sans culture,
qui naît et Meurt au fond des bois:
son Ame brûlante et craintive,
aimait l'eau mobile et plaintive,
qui répond aux plaintives voix.

comme l'impudente abeille,
quittant la rose moins vermeille,
emporte dans les airs son parfum précieux:
cette jeune Albertine en silence éveillée,
quittant avant le soir sa couronne éveillée,
vient de s'en retourner aux cieux.

Le Bon Ermite.
Les Derniers aveug.

„Ermite! votre chapelle,
Sourso-t-elle au Malheureux?
Hélas! elle me rappelle,
un temps cher et Dououreux!
c'est moi.... de votre colère
Les éclats sont superflus;
un autre que vous m'éclaire:
Mon père! il ne m'aime plus.

cette jeune infortunée,
que vous mauditez un jour,
qui devant vous prosternée,
osa défendre l'ainoué,
c'est moi, faible pénitente,
dans tous mes vœux confondue.
que votre ame soit contente:
Mon père! il ne m'aime plus!

ne dites plus, ô mon père,

que le ciel va me punir
d'amour, comme vous sereine,
à daigne les prévenirs.
ce guide ingrat, que j'adore,
fuit mes pas, qu'il a perdus,
qui peut me punir encore?
mon père! il ne m'aime plus!

Le monde n'a point d'abysses,
qui soit douç au repentir:
hélas, rendez-moi facile,
un chemin pour en sortir.
Laissez-vous dans l'orage,
errer mes jours abattus?
je n'en ai pas le courage,
mon père! il ne m'aime plus!

De cette croix où je pleure,
n'exilez pas mes yeux;
et vous saurez tout à l'heure,
hermite, ce que je veux:

20
quelques pleurs, un peu de cendre,
sur ma tombe répandus,
oh! qu'il m'est doux Dieu Descendre!
mon père! il ne m'aime plus!

à peine une faible aurore,
passait sur les jeunes fleurs,
que le bon ermite encore,
versait la cendre et les pleurs.
Long-temps, cet objet trop tendre,
troubla son songer confus,
et triste, il croyait entendre,
"Mon père! il ne m'aime plus!"



La Siqure.

Pour mon Malheur, elle est-coquette Ibawes,
S'il sait aimer, que je plains son amant!
S'il sait aimer, amour! fais qu'il Lignose,
La jalousie est un affreux tourment.

De ses susceus légèrement blessée,
Pourquoi ses cris ont-ils fait tant d'effroi?
comme olivier, je cours en pressée,
pourquoi près d'elle était-il avant moi?

Pourquoi ses yeux pleins d'une pitié tendre,
sont-ils restés si long-temps sur les siens?
D'où vient qu'ibawes a paru les entendre?...
qu'ils me font mal sur d'autres que les miens!

que je suis triste en la voyant sourire!
que je tremblais en soutenant ses pas!
il la plaignait; que n'ai-je osé lui dire:

"c'est moi qui souffre, et tu ne le vois pas!"

il prit sa main, il chercha sa blessure,
pour la guérir, il la couvrit de fleurs;
c'étaient mes fleurs..... elle est mieux, j'en suis sûr
pourquoi faut-il qu'il m'en coûte des pleurs!

Le ver luisant.

22

qui partait la nuit
à l'instar d'un champignon, et la nuit transparente,
n'était qu'un voile gris étendu sur les fleurs.
L'insecte lumineux comme une étame errante,
jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

"j'éclaire tout, dit-il, et jamais la Nature,
n'a versé tant d'éclat sur une créature.
tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour,
celui qui dans la soie enveloppe sa vie,
et cette ^{plebe} ~~goutte~~ ^{des champs} ~~obscur~~ ^{dont j'ai l'envie} ~~à qui je fais pitié~~
ne fait pitié, me nuit dans mon vaste séjour.
Nés pour un sort vulgaire et des soirs insipides,
immobiles et froids comme en leurs chrysalides,
la nuit, sur les gazons je les vois sommeiller;
Moi, lampe aventureuse au loin ou me devine,
étincelle échappée à la source divine,
je n'apparais que pour briller!"

et ces feux répandus dans de plus hautes sphères,
ces diamans rangés en cercles radieux,
ce sont assurément mes frères,
qui se promènent dans les cieux.

Les rois qui dorment mal charmant leur insomnie,
si regarder couler ces légers rayons d'or,
au sein de l'éclatante et nocturne harmonie,
c'est moi qu'ils admirent encor:

leur grandeur en soupire; et rien dans leur couronne,
n'offre l'éclat vivant dont seul je m'environne!"

ainsi le petit vers se délectait d'orgueil;
il brillait. Philomèle à sa flamme attentive
interrompt ~~son~~ hymne de deuil,
que le soir rendait plus plaintive.

jalouse, ou rappelant quelque exilé chéri,
mélodieuse encor dans son inquiétude
amante de ses pleurs et de la solitude,

23
elle épuisait son cœur d'un lamentable cri,
n'ayant de tout le jour cherché la moindre proie,
par instinct, sans projet, sans joie,

elle descend à la lueur,
qui sert de canal pour l'atteindre;
et sans même goûter de plaisir à l'éteindre
s'en nourrit, pour chanter plus long-temps la douleur.

Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance;
de mes jeunes époux il éveille l'amour.
Sur un trône de fleurs, belles de ma présence,
j'attire mes sujets; j'illumine mon cœur.
et ces feux répandus.

Souvenirs.

un Soir, nous étions deux et pensés sur Zen ondes,
 quand son front **orageux** se cacha dans mon sein.
 plus troublé, (je le crus), que les vagues profondes,
 jaloux, il Méditait..... je ne sais quel Desein!
 Mais tel qu'un chêne altier brave de la tempête,
 Ses rapides Jureurs,
 près d'un lys qui penche sa tête,
 il brille! et moi, je meurs.



je L'ai vu!

Ma Sœur, il ne faut me blâmer,
Si ma tristesse est sans colère;
Je ne puis me sauver d'aimer,
Et celui qui m'aime ne doit plus me déplaire.
Laissez, d'un retour impieusement,
Laissez-moi goûter tous les charmes:
Malas! j'ai retrouvé des larmes;
Mais je L'ai vu!

Si vous sachiez quel Doux transport,
Se répand dans l'âme enchantée,
Quand celui qui fit Notre sort,
S'anime en s'y montrant une fête attristée!
Que je L'aime!... il est revenu!
Je ne sens plus la froide absence:
Lui, n'a pas senti ma présence;
Mais je L'ai vu!

Ma Sœur! quel plaisir douloureux,
Le bonheur perdu laisse encore!
quel charme de revoir heureux,

L'objet, L'unique objet qu'on pleure et qu'on adore!
ce sourire si bien connu,
nous rappelle tant d'Espérance!
il réveille aussi La souffrance.....
Mais je L'ai vu!

qui sait s'il n'est plus de beaux jours,
cachés dans ma Mélancolie?
peut-être il sait aimer toujours,
et moi, je ne saurais jamais comme on oublie!
enfin, si d'un trait plus aigu,
L'indesiné frappait ma tendresse,
pleurez sur sa faible Maîtresse.....
Mais je L'ai vu!

La petite balade.

26

Souvent je crois entendre,
dans mon cœur, une voix;
elle est douce, elle est tendre,
~~et me dit une fois~~
je finirai la semaine.....
Moi, je ne sais quel jour!
chante, petite balade,
pour étourdir L'amour.

oui, c'est L'amour sans doute,
dont la voix me poursuit;
mais ~~au bord de ma route~~
malas ~~sur~~ la route,
quand j'avance, il s'enfuit.
Finira-t-il ma peine?
me dira-t-il quel jour?
chante, petite balade,
pour étourdir L'amour.

autour de ma fenêtre,
il voltige le soir;

Mais au lieu de paraître,
il soupire: au revoir!
~~trahit le cœur~~ ma peine,
pour demander quel jour?...
chante, petite hélène,
pour étourdir l'amour.

Laisse enfin de l'attendre,
j'ai caché mon cœur,
où l'on cesse d'entendre,
tout, jusqu'à ce moment.
mais renfermons ma peine,
et jusqu'au dernier jour.....
chante, petite hélène,
pour étourdir l'amour.

L'amour

27

vous demandez si l'amour rend heureux,
il le promet; croyez-le, fut-ce un jour;
ah! pour un jour d'existence amoureuse,
qui ne mourrait! La vie est dans l'amour.

quand je vivais! tendre et jalouse amante,
avec son feu je peignais son douleur;
sur ce portrait j'ai versé tant de pleurs,
que son image en paraît moins charmante.

si de l'espoir l'éclair inattendu,
venait briller au milieu de nos larmes,
c'était l'amour; c'était lui! mais sans armes,
c'était le ciel... qu'avec lui j'ai perdu.

sans lui, le cœur est un foyer sans flamme,
il brûle tout, ce Douglas empoisonneur.
j'ai dit bien vrai comme il déchira une âme:

Demandez donc s'il donne Le Bourseur!

vous le saurez! oui, quoiqu'il en puisse être,
de gré, de force, amour sera Le Maître:
et dans la fièvre, alors lute à guérir,
vous souffrirez, ou vous serez souffrir.

Dès qu'on l'a vu, son absence est affreuse,
Dès qu'il revient, on tremble nuit et jour;
enfin, cécile, on peut mourir d'amour:
et cependant... oui! L'amour rend heureux!



La pensée.

elle était belle encor; tu me l'avais donnée!
tu disais: "quelle vive une nuit sur ton cœur"
Puis le feu; puis ta main s'ajusa à l'humble fleur,
~~Disperda~~ ^{Perpanda} dans les airs la cendre infortunée!

Je te trouvai cruel. Le rire de tes yeux,
fit rouler dans les miens des pleurs silencieux;
et j'ai perdu ^{cette fleur} ~~la fleur~~ qui m'avait dit: "il t'aime!"
et j'ai vu tout un sort dans ce surtyt emblème.

que dirais-tu? j'entends. ~~le faible sait~~ ^{le faible sait} prévoir.
~~le faible sait prévoir~~ ^{tu l'as deviné} et c'est là ton offense!
une femme, une fleur se risent sans défiance;
tu disais d'elle... et moi, je ne veux plus te voir.

L'air respiré par lui convient seul à ma vie.
 je ne puis me soustraire où je suis qu'il n'est pas:
 s'il daignait vers ma tombe un jour tourner ses pas,
 ça tombe me ferait envie!



10
Sois heureux, je t'oublie
me me plain pas toujours.
De ma mélancolie,
je Détache tes jours.
L'amour charme, il entraîne,
mais il faut aimer Deuse:
qu'une autre te L'apprenne.
Sois heureux, Sois heureux!

changer est donc possible!
oui... je change à mon tour
de me rendre insensible,
j'ai tant prié L'amour!
il défait son ouvrage;
cet effort fut affreux:
ah! pour tant de courage,
Sois heureux, Sois heureux!

Si ton nom, dont L' gloire,

ne troublait de fois
rapports à ma mémoire,
et tes traits, et ta voix,
il aura mon sourire,
peut-être douloureux,
qu'importe ? il voudra dire :
sois heureux, Sois heureux !

~~~~~

41  
138.

La jeune châtelaine.

= je vous défends, châtelaine,  
= de courir seule au grand bois =  
m'y voici, tout hors d'haleine,  
et pour la seconde fois,  
j'aurais manqué de courage,  
dans ce long sentier perdu;  
mais que j'en aime l'ombrage!  
Mon Seigneur l'a défendu.

= je vous défends, Bella Mio,  
= ce rondeau vif et moqueur =  
je n'étais pas endormie,  
que je le savais par cœur.  
Depuis ce jour je le chante,  
pas un refrain n'est perdu:  
Dieu! que ce rondeau m'enchante!  
Mon Seigneur l'a défendu.



= je vous défends sur mon page,  
= De jamais lever les yeux =  
or voilà que son image,  
me suit, m'obsède en tous lieux.  
je l'entends, qui par Mégarde,  
au bois s'est aussi perdue:  
D'où vient que je le regarde ....  
Mon Seigneur l'a défendu.

Mon Seigneur défend encore,  
au pauvre enfant de parler;  
et sa voix douce et sonore,  
ne dit plus rien sans trembler.  
qu'il doit souffrir de se taire!  
pour causer quel temps perdu!  
mais, mon page, comment faire?  
Mon Seigneur l'a défendu!

La vallée.

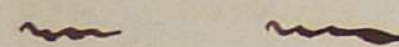
Non! je ne verrai plus de si belle vallée,  
que celle où sur tes pas je descendis un jour.  
où l'eau parmi les fleurs goutte à goutte écoulée,  
trouve une eau qui la cherche et s'y joint sans retour  
quel suave tableau pour mon âme ravie!  
ah! les derniers rayons du jour et de la vie,  
s'épandront sur mes yeux leur mourante langueur.  
avant que cet aspect s'efface de mon cœur.

or pourtant, ce n'est pas cette belle verdure,  
ces ruisseaux murmurans sous les jeunes roseaux,  
où cette ombre, olivier, cette ombre où la nature,  
mélangait son harmonie au doux bruit des oiseaux,  
non! ce n'est pas du ciel la lumière enloutée,  
ni l'onde éblouissante où marine arrêtée,

ne pouvait soutenir l'éclat d'un Sable D'or,  
qui fait, en y rêvant que je tressaille encor.

c'était toi, mon amour! mon avenir! mon ame!  
c'était toi qui m'aimais, toi que je vis heureux!  
c'était ton doux regard qui répandait la gloire;

Sur Notre plus beau jour rétrocède dans tes yeux!  
olivier! Retournons sous son paisible ombre,  
Loin d'un monde orageux, loin de nos villes sombres:  
viens! cachés dans les fleurs, nos destins, nos amours,  
comme les deux hibiscus se confondront toujours!



La Novice.

44

une jeune et blanche Novice,  
à l'ombre de son bosquet cloîtré,  
rêvant à son pur sacrifice,  
promenait son voeu timoré,  
et sur des agnus consacrés,  
chantait des cantiques sacrés!

« Ici, nous vivons, disait-elle,  
nostos aux coupables douleurs,  
et les anges, sous leur tutelle,  
nous gardent des tendres malheurs,  
nos soupirs et l'encens des fleurs,  
s'en vont aux cieux avec nos pleurs.

« amour! Laisse en paix ma cellule,  
soeur idole dit qu'autrefois  
une sainte jeune et crédule,  
te prit pour un Ange à ta vois,  
et que l'Ange au pied de la croix,

Te ressemble, sans ton carquois. =

L'amour alors fita L'oreille;  
il dormait sur L'aile du vent.  
Souspir de Novice L'oreilles;  
hélas! qu'il s'éveille souvent!  
comme un ange ami du couvent,  
il apparut tendre et fervent.

Les yeux bleus, riants et flegmes,  
amoctis par la pitié,  
Lancèrent des flammes timides,  
au cœur de la pure beauté:  
= Dieu! dit-elle, à votre clarté,  
= je vois un Ange, en vérité! =

cet ange aux mystiques saupieres,  
est un Dieu cruel et moqueur:  
tes pleurs, ton encens, tes prières,  
ne guériront pas ta langueur;

tu ne fuiras plus ton vainqueur,  
jeune sainte, il est dans ton cœur!

Les yeux illuminent ton âme,  
les soupirs répondent aux tiens;  
Les autels brûlent de saintes,  
et tes yeux ne sont plus chrétiens.  
Grand Dieu! Les trompeurs entretiens,  
Sédieraient nos Anges gardiens!

A ma Sœur.

46

J'étais enfant ; L'enfance est écoulée,  
Sur notre beau Navire emporté par les vents,  
entre le ciel et l'onde et vos Destin mouvans,  
Les vieux Marins charmaient La route aventureuse.  
Le soir, sous le grand Mât circulaient leurs Noëtes,  
je n'avais plus de peur, alors qu'entre-eux assis,  
Des voyages lointains ils commençaient L'histoire.  
Ils ne mentaient jamais, je veux toujours le croire:  
et quand L'heure avec nous s'envolait sur les flots,  
on appelait en vain parmi Les Matelots,  
un jeune Passager dont la vue attentive,  
Poursuivait tristement La vague fugitive:  
on eût dit que si jeune (il était jeune et beau!),  
sur ce chemin Désert il voyait un tombeau.

un soir que le vaisseau bondissant sous ses voiles,

Formait un long sentier tout scintillant d'étoiles,  
en regardant souvenir ce sillage éclatant  
je disais : - conduit-il au Bourseur qui m'attend!  
je croyais qu'une fée en éclairant les ondes,  
brûlait des Lampes d'Or sous les vagues profondes,  
pour tracer au Navire un lumineux chemin,  
et moi, pour L'en bénir je lui tendais la main.

à mes yeux fasciné, La Belle Néréide,  
errait sans se mouiller dans son palais humide.  
je voyais son front calme orné de Diamants,  
et dans le frais cristal glisser ses pieds charmants;  
je treussais de crainte, et de joie et d'envie;  
j'aurais voulu bien d'elle aller passer ma vie;  
car je rêvais encor ces contes qu'autrefois,  
pour m'endormir, ma mère enchantaît de sa voix,  
peut-être à mon Berceau, quelque aimable marraine  
d'un talisman secret avait doté mon sort;

47  
Peut-être que Des Gtota elle était souveraine,  
et que ses doux regards me protégeaient encor...  
un soupir dissipa la scène de féerie;  
Le jeune homme, sur l'onde était aussi penché;  
je me souvins alors que je L'avais cherché,  
et que L'on m'en voyait troubler sa rêverie;  
car déjà le soleil s'éteignait dans les Gtota,  
et les Néctars du soir charmaient les Matelots.

- viens! Lui dis-je, on t'attend. vois! La mer est tranquille.  
il faut conter; pourquoi ne parles-tu jamais?  
des joyeux passagers quelle douleur t'exile?  
pleureras-tu ton pays? Oh! bien! si tu L'aimes,  
viens en parler long-temps. moi, j'ai quitté la France,  
mais j'en parle, et la plainte éveille L'espérance.  
vois-tu? le même ciel nous aime et nous conduit,  
L'étoile qui m'éclaire est celle qui te quitte;

La Querc' au Navire annonce un vent Gros père,  
et moi, je réserverai La Maison de mon Père:  
toi, n'as-tu pas un Père? et N'est-ce pas pour lui,  
que L'on t'a vu Prier en pleurant aujourd'hui?  
ne pleure plus; écoute! on chante au bruit des ondes,  
cet air est charmant: c'est un air Français.  
Dans nos humbles foyers que je le chérissais!  
viens L'apprendre. il t'appelle, il faut que tu répondes.  
et le jeune inconnu moins farouche à ma voix,  
vint au cercle contempr' prendre place une fois.

ce qui m'a fait pleurer, jamais, je ne l'oublie.  
c'est un rêve lointain, qui survit au réveil.  
si le charme en pouvait deux fois être pareil,  
ma Sœur, je vous dirais dans sa Mélancolie,  
ce rêve, qu'en parlant j'écoute encor tout bas:  
mais il est des accents que L'on n'imita pas.

48  
L'amour... c'était L'amour qui le rendait farouche.  
fièvre des jeunes cœurs, orage des beaux jours  
qui consume la vie et la promet toujours,  
ma Sœur, c'était L'amour qui parlait par sa bouche

"je ne viens point, dit-il, chanter auprès de vous;  
aucun chant ne m'attira, aucun bruit ne m'est doux.  
comme une jeune Lyse imprudente et brisée  
dans un cri de douleur ma voix s'est épuisée:  
mais je sais une histoire. au cœur qui la plaindra  
je souhaite La paix, car ce cœur souffrira.

La Nacelle.

L'amour dans mon pays se venge d'être esclave:  
indompté sous les fers qui lui servent d'entrave,  
ses invisibles fers circulent dans les airs,  
dans les flots, dans les fleurs, dans les songes de l'âme,

Dans le jour qui languit impuissant de la stérilité,  
et dans les nocturnes concerts.

au Luxe d'un Sérail tristement condamnée,  
une fille trop belle et trop infortunée,  
du Sourire d'un maître évitant la saveur,  
sur l'eau qui l'apporta penchait son front rêveur.  
elle y revient toujours. à peine de l'enfance,  
sa jeunesse timide a perdu les liens:  
sa jeunesse les pleurs, et déjà sans défenses,  
ses livres souvenirs font ses uniques biens.  
elle voit sans gêne ses compagnons voyageurs,  
de vaines orgueilleux passer leurs beaux visages,  
ou de leur toit natal oubliant les revers,  
chanter leur esclavage et danser dans les fers!

non la traite au Sérail comme une enfant plaintive,

et l'on rit des soupirs de sa bouche captive,  
quand sous les ornements qui gênent la pudeur,  
elle cache un bouquet que lui jette sa sœur.  
sa sœur qui pâle et nue accourt au rivage,  
qui lui tendit les bras dans son vain désespoir,  
dont la foule cruelle enlaine le courage,  
et qui tombe sans force en cessant de la voir.

= cette sœur sans selat quelle aime et quelle envie!  
Libre au fond des déserts où coulera sa vie,  
dont le fuseau souvent ralenti sous ses doigts,  
cessera de tourner au bruit de sa mémoire,  
quand de sa jeune amie elle entendra la voix  
ou quelle eclaira de la croix!  
et si dans ses travaux se mêlent quelques pleurs,  
à ses humbles destins sa pensée arrêtée,  
respirera du moins la tristesse enlaine,  
que le pais du désert imprime aux jeunes fleurs!

au fond du vieux baron un Bois sombre et tranquille  
ombrage la prison de ces échos charmanç.  
c'est dans ce Bois muet quelle cherche un asyle,  
c'est là qu'on lui permet d'isoler son tourment.  
Sous les Arbres touffus lentement égarée,  
de sa Beauté Naissante inquiète et parée,  
au fond d'une Nacelle elle court se cacher,  
et souvent tout un jour elle aime à s'y coucher.  
mais sa voix la traibit, car sa voix libre encore,  
laisse éclater son Ame en sa plainte sonore:  
sur ces bords consacrés aux chants délicieux,  
jamais des chants plus purs n'ont imploré les cieus:

= Mon Dieu! voyez-vous la colombe,  
livrer ses petits au vautour?  
si du nid le plus faible tombe  
elle pleure, et pleure à l'entour.  
jamais vers sa tendre couvée,

10  
coussez ma mort des fleurs suaves,  
qui brillaient sur mon jeune pas;  
on les sème aux Rives de la mer,  
mais je ne les reconnais pas.

de cette Nacelle fragile,  
qui rompra les vœux abhorrés?  
quel Ange sur son aile agile,  
sauvera mon jour de Délivrance?  
c'est une vierge qui l'implore;  
que des cris ne soient pas perdus;  
mon Dieu! j'ose prier encore:  
bientôt, je ne l'oserai plus! =

c'est ainsi quelle chante. en même temps ses larmes,  
troublent le frais miroir où s'inclinent ses charmes;  
tandis qu'à l'autre bord cet accent douloureux,



fenêtre pour jamais dans un cœur malheureux.  
et toujours par des vœux au rivage attachée,  
flottante au milieu des roseaux,  
des roseaux à demi cachés,  
la nacelle dormait sur les tranquilles eaux.

De celui qui l'écoute, oh! que l'âme est changée!  
autrefois on l'a vu le plus gai des sabbateurs;  
autrefois en passant d'oumbles navigateurs,  
suspendaient à sa voix la rame négligée;  
et recueillant dans l'air son rire harmonieux,  
comme un écho fuyant on les entendait rire;  
car sous ses doigts ingénieux,  
les roseaux exprimaient tout ce qu'il voulait dire.  
à cette heure, on ne l'entend plus.

on le voit errer seul au sommet des montagnes,  
et son chaiseau sans guide errant dans les campagnes,  
et de son chien grondant les cris sont superflus.  
oubliés et penché sur l'oisive boulette,  
il passe tristement le jour.  
comme un pauvre esclave à son tour,  
il pleure en regardant s'envoler l'allouette.

Ses fois en rassemblant des parfums purs et doux,  
il forme des bouquets qu'il ne porte à personne:  
sur le flot qui s'enfuit sa main les abandonne,  
s'ils touchent l'autre rive, il se met à genoux.

quand les vents troublent l'onde et grondent sur sa tête,  
quand on voit deux à deux les ramiers dans les airs,  
tourner, chercher leur nid à l'éclat des éclairs,  
et cacher leurs petits aux coups de la tempête,  
un satyre qui se frotte abrite son ennui,

son chien seul vient se plaindre et s'y cache avec lui.

en vain de l'horizon, comme on voit l'espérance,  
L'arc en ciel vient sourire aux matelots errans;  
L'eau n'a point raffraichi sa brûlante substance,  
L'espoir n'a plus pour lui de rayons pénétrans.

52  
11.



grande hortensis. 1836  
jun  
28.







111

55  
31



Al Sueño.

imagen espantosa De La Muerte,  
 Sueño cruel, No temas Mas mi Pecho,  
 Mostrandome cortado al Nudo cortado,  
 cubierto solo De mi adverbio Suerte.  
 Busca De algun tirano el Muro Suerte,  
 De jaspes Las paredes, De oro el techo;  
 o al rico avaro en el agosto Zedro,  
 haz que tamblando con sudor Despierte.  
 el uno sea el popular tumulto  
 romper con furia Las barridas Suertes,  
 o al sobornado siervo el hierro oculto,  
 el otro sus riquezas Debilitas,  
 con llave falsa, o con violento insulto:  
 y Pégale al Amor sus glorias ciertas.

Supercio Leonardo De Argenbolas.



image De La Mort <sup>au Sommeil</sup> <sup>Caraphras d'un sonnet d'Argensola.</sup>  
 Sommeil! <sup>qualitative plus - ce songe, épouvantable,</sup> <sup>effroi De tendre Amour</sup>  
 La Mort <sup>est un</sup> <sup>arrache d'un plus d'un</sup> <sup>ami</sup> <sup>perdable</sup>  
 ah! ne M'avertis pas qu'il faut <sup>perdre</sup> <sup>un jour!</sup>

Dans ton vol abste de fantome Livide  
 va rendre, s'il se peut La Mémoire aux ingrata:  
 passe comme un miroir devant ces cœurs avides.  
 et sous leurs traits livides va leur tendre les bras.

va tromper des tyrans Les palmes sentinelles,  
 fais circuler la crainte autour de leurs rideaux:  
 dissipe Les grandeurs qu'ils croyaient éternelles,  
 et de pavots sanglants épaisse leurs bandeaux.

A quo L'avarice <sup>stouder</sup> <sup>effraye</sup> Dans son étroite couche,  
 Reve une fausse clé près d'atteindre son or:  
 qu'il crie, et que sa voix meure au fond de sa bouche,  
 et qu'un bras invisible entrouvre son trésor.

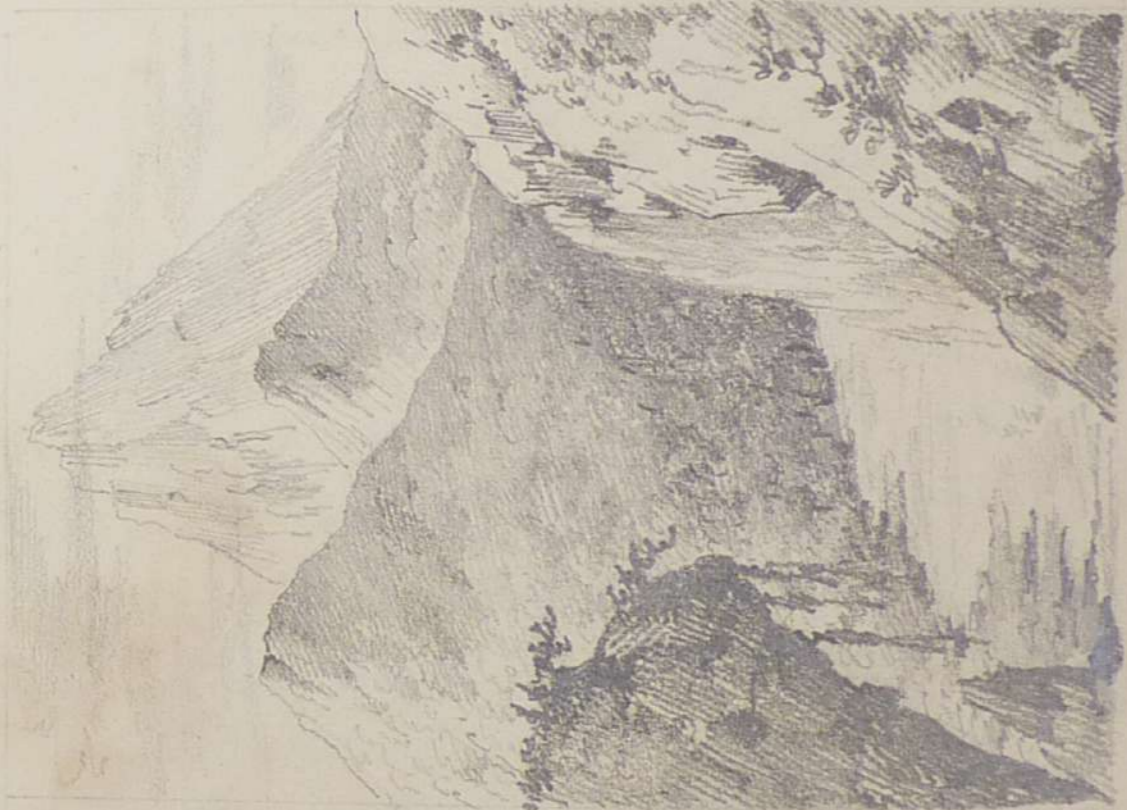
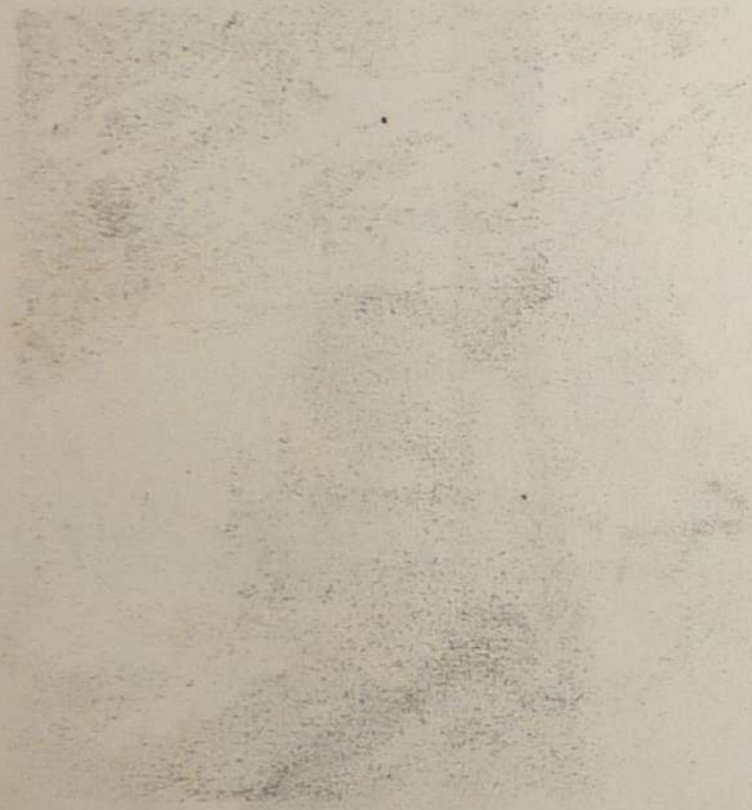
qu'il entende compter ses richesses caquées;  
 que sa Lampe expirante y jette sa Lueur.

Paralyse ses mains sur lui même attachées,  
et qu'il tremble, inondé d'une froide sueur.

Forcé d'aller Palais d'enceinte inaccessible;  
de annoncer La Mort au cœur d'un mauvais Roi;  
ordonne à ce cœur insensible,  
d'être au moins sensible à L'effroi.

Montre-lui La vengeance implacable Dans L'ombre,  
sous les traits d'un esclave esclave de tous ses jours:  
Montre-lui le poignard, au feu mourant et sombre,  
Des yeux qu'il fit pleurer: c'est le feu des enfers,  
~~que les Bethes de l'étrange~~ et toute ~~qu'elle parle~~ ~~par un la joyant~~ ~~apporte~~ à son oreille,  
La fureur populaire et son nom absorbé;  
que la porte d'airain en tombant le Réveille,  
et qu'il ne puisse fuir par la peur égaré.

Mais, laisse à L'amour sur des songes sans allarmes  
Laisse au temps à détruire un Nain si Doux! si fort!  
Malheureux, quand L'amour daigne enlancer nos larmes,  
on ne veut plus croire à la Mort!





L'amour et L'espérance.

un matin, sur les bords enchantés de la vie,  
L'espérance et l'amour s'abimèrent en riant.  
Le fleuve était si impide, et l'amour prit envie,  
De laisser sa belle barque au rapide courant.

L'espérance sur la rive,  
Demoura toute sensible.

ma voile dit l'amour, a besoin de s'étendre,  
Sur ces flots tout brillants d'écume et de clarté.  
et son regard d'adieu se prolongea si tendre,  
qu'elle le vit partir avec sécurité.  
hélas! la jeune espérance,  
ne connaissait pas l'absence!

son repos dura peu. languissante, rêvée  
jusqu'à l'heure où le soir descendit sur les eaux  
elle chercha des yeux la barque aventureuse:  
et sa main, sur le sable envahi par les flots,  
trava le nom quelle adorait,  
et l'eau l'attachait encore.

une voile à la fin. Brille dans l'étendue,  
plus aimable et plus beau l'amour va-t-il s'offrir?  
hélas! c'est l'opulence et sa ~~colte~~ assidue,  
dans la nacelle d'or elle semble accourir.  
Mais celle où l'amour voyage,  
éblouit bien davantage!

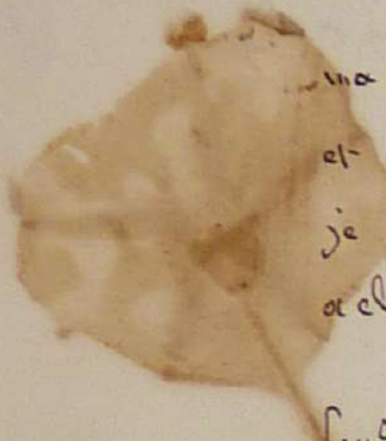
Pèlerinage.

Pour aller en galice  
expier mes amours,  
Demain sous un cilice,  
j'éteindrai mes beaux jours.

ma fidèle servante,  
ceignez-moi mon manteau;  
sa couleur représente,  
la cendre du tombeau.

adieu ma chevelure,  
tes nœuds sont trop pesants:  
je rends à la Nature,  
d'inutiles présents.

La joie évanouie  
laisse comme un remord,  
et seule dans ma vie,  
je suis triste à la mort.



ma patience M'aggrave,  
et Lasse De Souffrir,  
je m'en vais auprès d'elle,  
achever De Mourir.

Sous mes pieds Nuds Sans Douce,  
Le chemin sera Dur;  
or je vois sur la route,  
La Demeure - D'artheur!


penché sur la fenêtre,  
Dira-t'il : - elle a froid! -  
et sans me reconnaître,  
Pura-t'il Dieu pour moi!

à Mon pèlerinage,  
Dieu! protégez votre appui;  
et placez un Ange  
entre mon Ame et Lui!




Paris. 1827.  
pour Pauline.

L'Ange et Le Rameau.



que ce Rameau béni protège ta Demeure  
L'Ange Du Souvenir me l'a donné pour toi:  
toi qui n'aimes pas que l'on pleure,  
Sois heureux! plus heureux que Moi.

écoute! à ce Rameau j'attache une espérance,  
L'Ange qui me conduit sait mon cœur comme toi;  
s'il a bien compris ma souffrance,  
Sois heureux! plus heureux que Moi.



J'ai respiré l'encens de ce vieux Sanctuaire,  
et je m'y suis assise et j'ai prié pour toi.  
je n'ai dit que cette prière;  
Sois heureux! plus heureux que Moi.

Pour passer près de toi j'ai fait un long voyage;

Mais l'ange me rappelle et veut m'ôter à toi  
adieu ... Donne-moi du courage!  
Sois heureux! plus heureux que moi.

---

Paris. avril. 1827.

Le Bouquet sous la croix.

D'où vient-il ce bouquet oublié sur la pierre?  
Dans l'ombre, humide encor de rosée ou de pleurs,  
ce soir est-il tombé des mains de la prière?  
un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs?

ce soir fut-il laissé par quelque âme pensive  
sous la croix où s'arrêta un pauvre voyageur?  
est-ce d'un fils errant la mémoire naïve,  
qui d'une pale rose y cacha la blancheur?

De nos Mères partout nous suit l'ombre légère,  
partout l'amitié prie et rêve à l'amitié.  
Le pèlerin souffrant sur la route étrangère,  
offre à Dieu ce symbole, et voit en sa pitié.  
Solitaire bouquet, ta tristesse charmante,

semble avec tes parfums exhaler un Regret,  
Peut-être es-tu promise au Songe d'une Amante:  
Souvent dans une fleur L'amour a son Secret.

et moi, j'ai rafraîchi les pieds de la Madone,  
de filas blancs si chers à mon Destin Réveur,  
et la vierge sait bien pour qui je les lui donne,  
elle entend la pensée au fond de Notre cœur!

à M<sup>de</sup> Desbordes-Valmore.

63  
O lyre des enfants, sainte harpe des mères,  
que j'aime tes divins accents  
Mais larmes à tes sons s'écoulaient moins amères  
Et mon âme s'apaisait à ces voix solitaires  
qui chantaient sous tes doigts puissants.

Les poètes entre eux se partagent les mœurs,  
L'un prend la nuit, l'autre le jour,  
à celui-ci les cieux aux étoiles blanches,  
à celui-là, les mers, les tempêtes, les vagues,  
oh, mais à toi seule l'amour.

Non, tu n'as pas besoin de leur riche couronne,  
pour orner ton front abattu,  
N'as-tu pas le bandeau qu'à ses cils Dieu donne  
l'immortelle clarté qui sur l'aube rayonne,  
noble pâleur de la vertu.

Comme la nuit répand ses fleurs dans les vallées,  
et ses étoiles dans les airs,  
ainsi qu'aux moribonds les recluses voilées  
portent un pur breuvage aux âmes désolées  
Ines celle tu répand tes beaux vers.

Car ton amour sacré ton âme veut la Douce,  
comme une fleur donne son miel,  
et puis lorsque viendra l'heure qui pour tout soude  
ton nom tant prononcé n'étonnera personne,  
Valmore, à ton entrée au ciel.

J. Bredin de parfondre

autour de moi que vois-je sur la terre  
rien qu'égoïsme et que vice en tout lieu,  
L'homme au cœur froid sur l'autel solitaire  
a posé l'or à la place de Dieu.  
à cet aspect de tristesse saisi  
Mon âme au ciel lève ses yeux en pleurs,  
ange du pauvre, ô sainte poésie,  
puisse ta lyre endormir mes douleurs.

partout le peuple en masse se soulève,  
Soudain les rois veulent de ce torrent  
briser le cours, soudain il s'élève, il crève,  
palais et rois roulent dans son courant.  
ah, sur les bords de ces flots en furie  
s'il est encor quelques célestes fleurs,  
ange du pauvre, ô sainte poésie,  
puisse ta lyre endormir mes douleurs.

Lorsque la gloire effeuillant sa couronne  
disperde au vent ses immortels débris,  
que vers le ciel où nul autre royaume  
des anastrophes la mer jette les cris,  
seul, oublié dans ma barque qui pleure  
autour de moi quand j'écoute ces remparts,  
ange du pauvre, ô sainte poésie,  
puisse ta lyre endormir mes douleurs.

Longtemps enfant, et perdu dans le monde,  
dieu, j'espérais qu'enfin des sphères d'or,  
viendrait un ange à chevelure blonde,  
fille d'amour près de qui l'on s'endort.  
J'ai vu bientôt quelle était ma folie,  
c'était un rêve aux trompettes couleur,  
ange du pauvre, ô sainte poésie,  
puisse ta lyre endormir mes douleurs.

L'instinct lutté de crier dans l'espace  
une âme, à moi, rien qu'une âme, mon Dieu,  
j'ai fait silence, alors ta voix qui passe  
m'a dit: mortel la paix est dans ce lieu!  
c'était un temple, et la voûte hardie,  
grande âme au ciel volait dans les splendeurs,  
ange du pauvre, ô sainte poésie,  
puisse ta lyre endormir mes douleurs.

pour consoler mon <sup>triste</sup> cœur qui prie,  
Dieu me fait voir ~~sur les~~ aux bords de mon chemin,  
de beaux enfants qu'une mère chérie,  
conduit au ciel les tenant par la main;  
c'était bien vous, ô rêve de ma vie,  
la charité sainte étanchant tous ~~ces~~ pleurs,  
ange du pauvre, ô sainte poésie,  
puisse ta lyre endormir mes douleurs.

J. Bordes de parfondes

Nocturne

et toi dors-tu quand la nuit est si belle?  
quand l'eau ~~qui cherche et me suit~~ comme toi:  
quand je te donne un cœur en vain rebelle,  
dors-tu, ma vie! ou rêves-tu de moi?

Démêles-tu dans ton âme confuse,  
Les deux secrets qui brûlent entre nous?  
ce long silence - les abs, dont je t'accuse,  
L'oses-tu rompre en songe à mes genoux?

as-tu Livoé ta voix tendre et hardie,  
au frais Zéphire qui ~~fait trembler les tours?~~  
Non: c'est du soir la vague Molodie,

~~.....~~  
ton souffle encor n'a pas séché mes pleurs.

garde toujours ce Douleuruse en prise,  
sur un enfant qui cherche à nous trahir:  
mais garde aussi son mal dont je soupire;  
Cemad est doug! Bien qu'il fasse mourir.

---

63  
131

66

66  
131





68  
ondine ! enfant joyeux qui bondis sur la terre,  
mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,  
es-tu d'un Séraphin le Miroir solitaire ?  
un Ange, sous tes traits garda-t-il ma Maison ?





A celle que J'aime .

Toi que l'amour m'offrit pour désarmer le sort  
Toi qui me fis douter du pouvoir de la mort  
D'où tiens-tu le <sup>secret</sup> ~~secret~~ de tes accents magiques ?  
qui t'apprit à former ces philtres poétiques,  
dont le charme enivrait soumet tout à ta voix ?  
Enseigne moi ton art et ses divines loix,  
aimable enchanteresse, ange de poésie ;  
fais couler dans mes vers ta céleste ambrosie :  
Où l'harmonieux promis à mon amour,  
le boursier par tes mains me compte chaque jour  
Je voudrais l'exprimer, je voudrais le répandre  
Peindre ce que j'éprouve à te voir et t'entendre  
Expliquer de mon cœur les doux étourdissements  
Cette ivresse des cieux, ces purs enchantements .

Dans mon sein sommeillait mon âme détendue .  
cette âme à ton aspect trévaillait éperdue ;  
Je m'éveille et j'existe . Oh ! jamais dans l'Éden,  
l'homme allumant sa vie en flambeau de l'hymen,



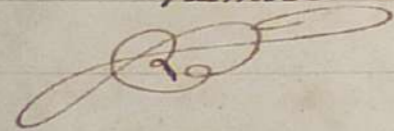
70  
ne sentit de plus douce et suave harmonie,  
quand l'amour s'éveilla dans son âme endormie .

Voyageur sans amour perdu sur le chemin,  
abandonné sans guide à mon triste destin  
fatigué jeune encore, on eut dit qu'à mon âge,  
J'achetais du malheur le long pèlerinage ;  
D'un cœur né pour aimer le funeste présent,  
rallentissais me par son son fardeau pesant ;  
la tristesse étendait son voile sur ma route,  
et du ciel à mes yeux il déroba la route ;  
la rive était sans fleurs ou les fleurs sans parfum ;  
tout était pour ma vue un objet important ;  
Lependant au milieu de cette solitude,  
J'éprouvais du desir l'ardente inquiétude ;  
D'un boursier éloigné le doux prétextement,  
ce vague errant courant du plus cher sentiment ;  
Celle éveillée eut feu d'une naissante flamme,  
Marbre encor galathée a deviné son âme .  
tu m'apparus, la vie en moi se révéla ;  
Je m'arrêtai, j'aimai, la douleur s'envola .

De ta traite adoré la tendre Mélodie,  
Dissipa de mon cœur l'amer Maladie:  
Et sur ton frais chemin par mes vœux emporté,  
avec toi je commence un voyage enchanté.

Sur l'astre de nuit sur le fleuve rapide,  
de sa faux argentée enflammait l'eau l'impide  
les flots en s'écoulant s'éteignaient dans leurs cours;  
Sans cesse aux mêmes lieux l'astre brillait toujours:  
Amour telle est ma vie en son brûlant voyage:  
mes jours en s'écoulant me laissent ton image.

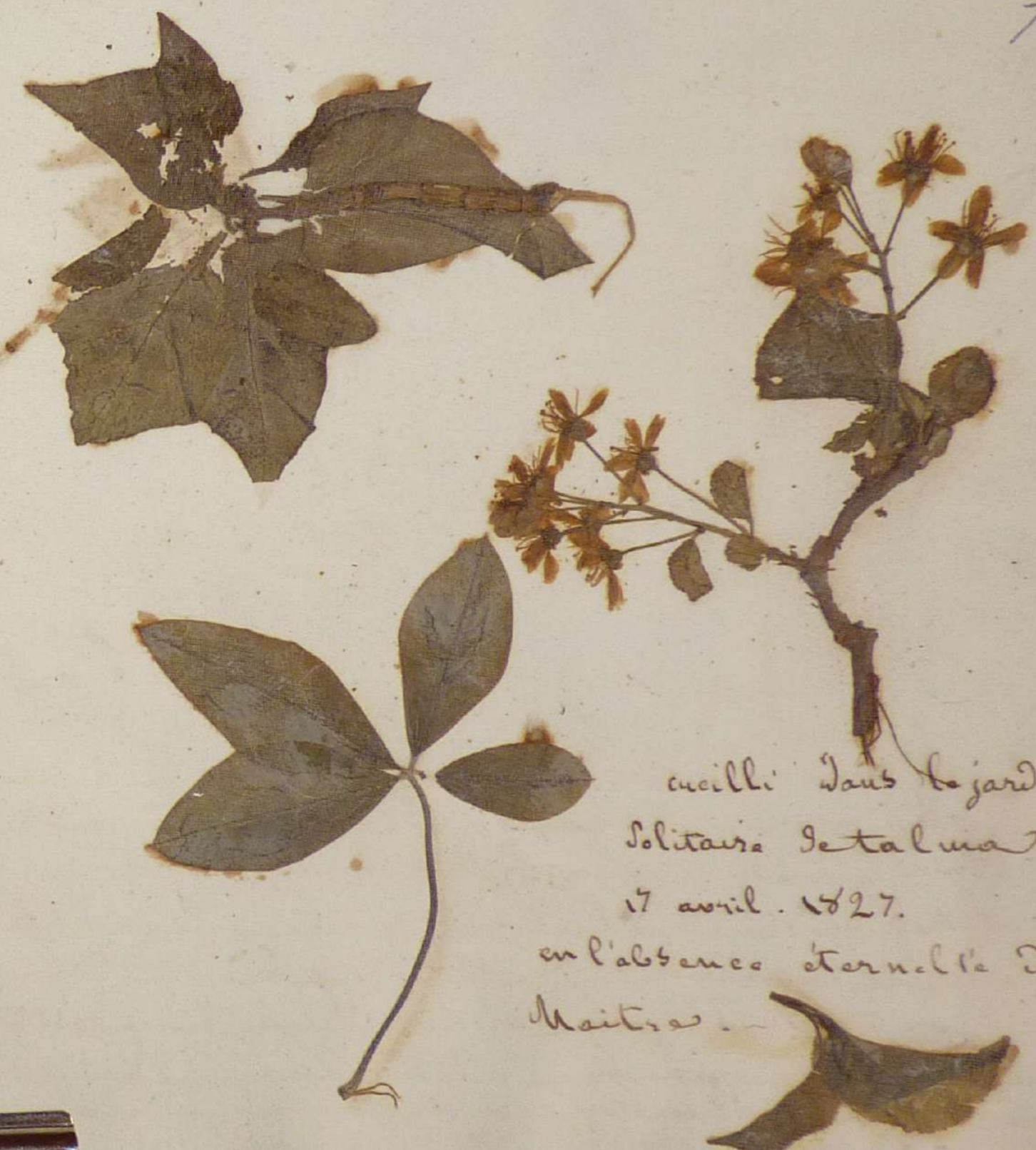
Valmore Lyon le 10 juil 1827



Je te confie ces vers que mon mari a faits pour moi. Ce sont les premières où il ait mis de l'ordre et qu'il ait voulu copier au net. Il ne faut pas croire qu'ils sont bien. Ton cœur dira le contraire. Il a de l'élevation et de la poésie dans l'âme, mais il raille tout ce qu'il fait et n'a pas de persévérance.

Attache ces vers à ton album et ne les perds jamais. C'est un monument de la tendresse pour moi et de ton extrême confiance dans ton amitié... (Lettre de sa mère à Pauline Duchambage, qui répondait.)

Je ne puis te dire combien j'ai trouvé les vers de Valmore ravissants. C'est à dire que c'est une couleur si tendre, si vraie, si humble que voilà de ces choses qui me feraient courir après un auteur qui me serait inconnu. Voilà mon éloge à moi, dis-le lui; il en vaudrait bien un autre: c'est celui d'un cœur



cueilli dans le jardin  
solitaire de Talma  
17 avril. 1827.  
en l'absence éternelle de  
Maitre.

72  
qui a besoin d'être aimé. C'est ainsi que tu te vers à Delie, j'aurais fait le tour du monde  
pour te trouver. Ce sont eux qui m'ont conduit chez ton oncle. Voyageur sans amour  
perdu sur le chemin ... Il y a là une dizaine de vers enchanteurs : Je m'arrêtais,  
J'aimais, la douleur s'envola. J'adoce cette pensée. — Dis lui de travailler.

Le Plaisir.

73

L'Amour est un regret... peut être une espérance!  
Quel vide il laisse au cœur lorsqu'il a disparu!  
De quel plaisir il dote l'ignorance  
Qui sait le respecter comme un autre vertue!  
Long-temps je gatai seul et seul avec mon ombre  
L'Amour d'autres puissances de bonheur d'être deux:  
Ma vie était comme un nuage sombre  
Sous un ciel triste et vapoureux  
Et cependant à notre heure dernière,  
Que reste-t-il de nous? un nom!... dans la poussière!...  
Si l'on est de la gloire un nom calomnie  
Une poussière inconnue et légère  
Si par l'envie euev notre loge et me...  
L'Amour, l'Amour pour consoler la vie  
L'Amour pour seul en subélit le cœur  
Cette existence à jamais pour suivie  
Compte par lui de s'en aller et de mourir  
Que n'our point agite l'Amour ni l'envie  
De moments de bonheur qu'on regrette toujours  
Où, voilà les plaisirs dont tu comble notre ame  
O femme, objet d'Amour, ange consolateur  
Le ciel est ton empire et son pouvoir te flammue,  
tu vivais dans l'esprit de l'être créateur  
Qui concut ton génie et composa ton cœur  
A l'amour de se pour, à la vague souffrance  
A la tristesse Adam reconnut ton absence  
Mais Dieu te repaît pour son dernier bienfait,  
Sauvée la par adri est-il été parfait!  
Dans les orages de ma flamme  
Qu'a me prouva ce Dieu, tu me prouva non ame,

Lorsque sur moi l'on distillait le fiel  
Je vécut... comme on vit au ciel:  
O de mes sens ravie infatigable délie,  
Bonheur de volupté qui amonçait son sourire,  
Plus pur que l'aurore et plus doux que le miel,  
Hôte de l'âme et de la vie, que l'on ne peut  
Que nul mortel n'a décrié, n'a su peindre  
Que moi seul j'ai goûté, que nul ne saura peindre  
Dont la tête sur le regard est allé,  
Comme pour annoncer la fin de l'univers  
Ou comme en regret que l'on avide à l'âme  
Qui pour pleurer toujours parait nous vient de maître  
Abatteur cruel qui ruine à l'aube  
Ombre d'un beau tableau, sombre nuit d'un beau jour  
L'amour, l'amour voilà notre génie  
Sans lui, sans toi, sans vie et sans bonheur  
C'est la lyre sans harmonie  
C'est le rose sans odeur.

Faible tribut d'admiration pour un grand talent.

Berquin

Malheur

Malheur à moi! je ne sais plus lui plaire  
Je ne suis plus le charme de ses yeux;  
Ma voix n'a plus l'accueil qui vient de ceint,  
Pour attendre sa jalouse colère:  
Il ne vient plus saisi d'un vague effroi,  
Me demander des serments, ou des larmes;  
Il veille en pais; il s'endort sans allarmes:  
Malheur à moi!

Has de bonheur sans trembler pour ma vie,  
insouciant il parle de sa mort!  
De ma tristesse il n'a plus le remord,  
et je n'ai pas tous les biens qu'il envie!  
hier, sur mon sein, sans accuser ma foi  
sans les frayeurs que j'ai tout pardonné,



il vit des fleurs...qu'il n'avait pas données,  
Malheur à moi!

~~Sans écouter~~ <sup>distrait, d'écouter</sup> sans répondre à mon père,  
il l'entendit ~~me parler~~ <sup>mon avenir</sup>;  
je n'en ai plus <sup>pu</sup> ~~pu~~ <sup>il n'en peut pas venir.</sup>  
Par lui je crois! Sans lui, je désespère.  
Sans lui, mon Dieu! comment vivrais-je en toi!  
~~Il n'en ai qu'une~~ <sup>amie</sup>, et c'est par lui quelle aime;  
L'amour et Dieu, si ce n'est plus lui-même,  
Malheur à moi!

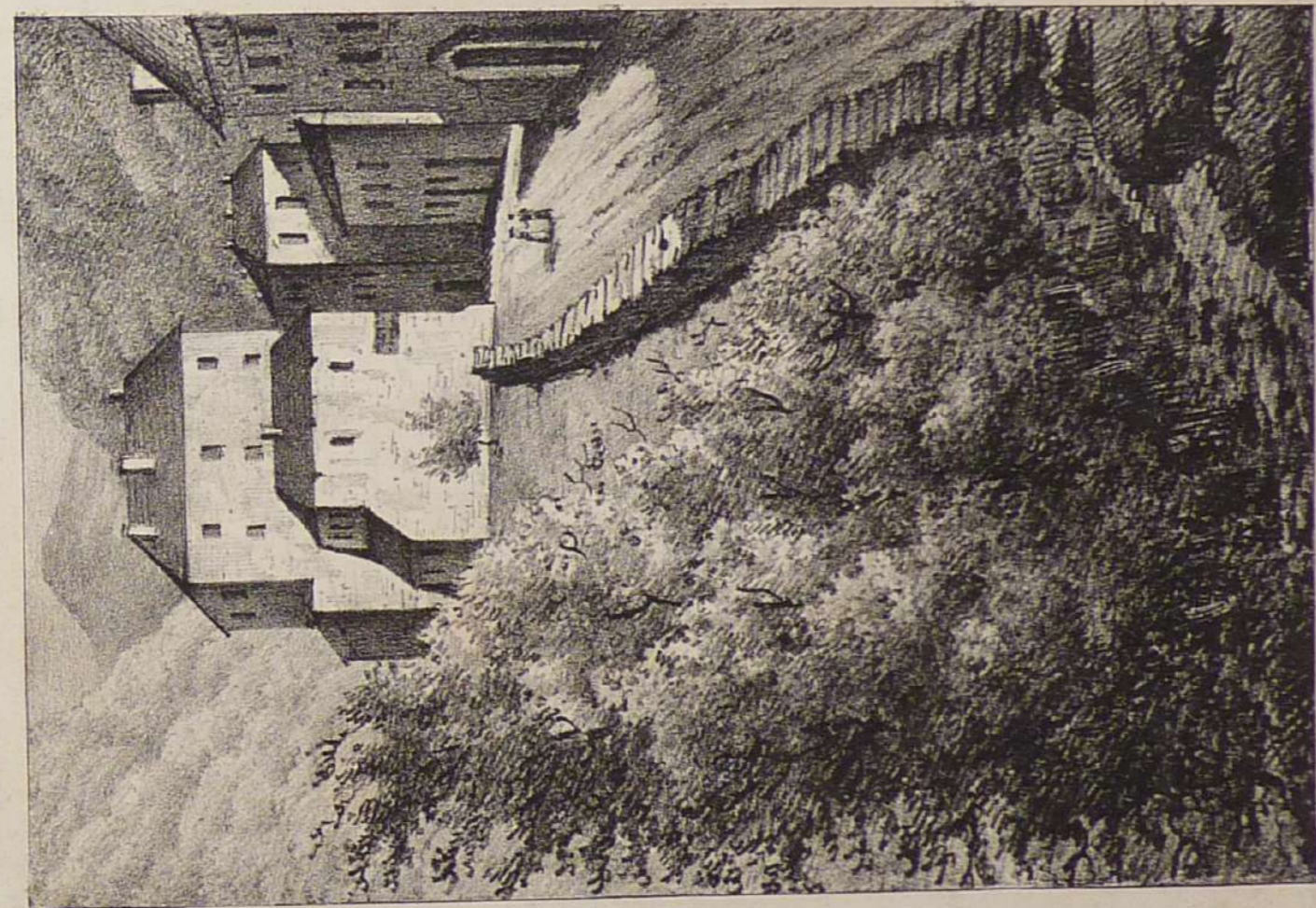


St-Joachim

par ma classe ordinaire.

St-clair

AOÛT-1828



combien ces fleurs, fille des champs  
me plaisent par vos mains tressées  
pures contre vos sentiments  
aussi doux que vos pensées !  
de la couronne des guerriers  
que Mars soit orné par les graces;  
mais moi, je préfère aux lauriers  
les fleurs qui naissent sur vos traces.

par M<sup>r</sup> Montel.  
(père de M<sup>lle</sup> Marc)

76  
Écrit par Marcelline Desbordes Valmore.

Son fils Hippolyte

Hippolyte Valmore



B = Ed. Brulland, Paris, 1830 (ex. n<sup>o</sup> 180)  
P = G. Pleurs, " 1833 (1 v. ~)

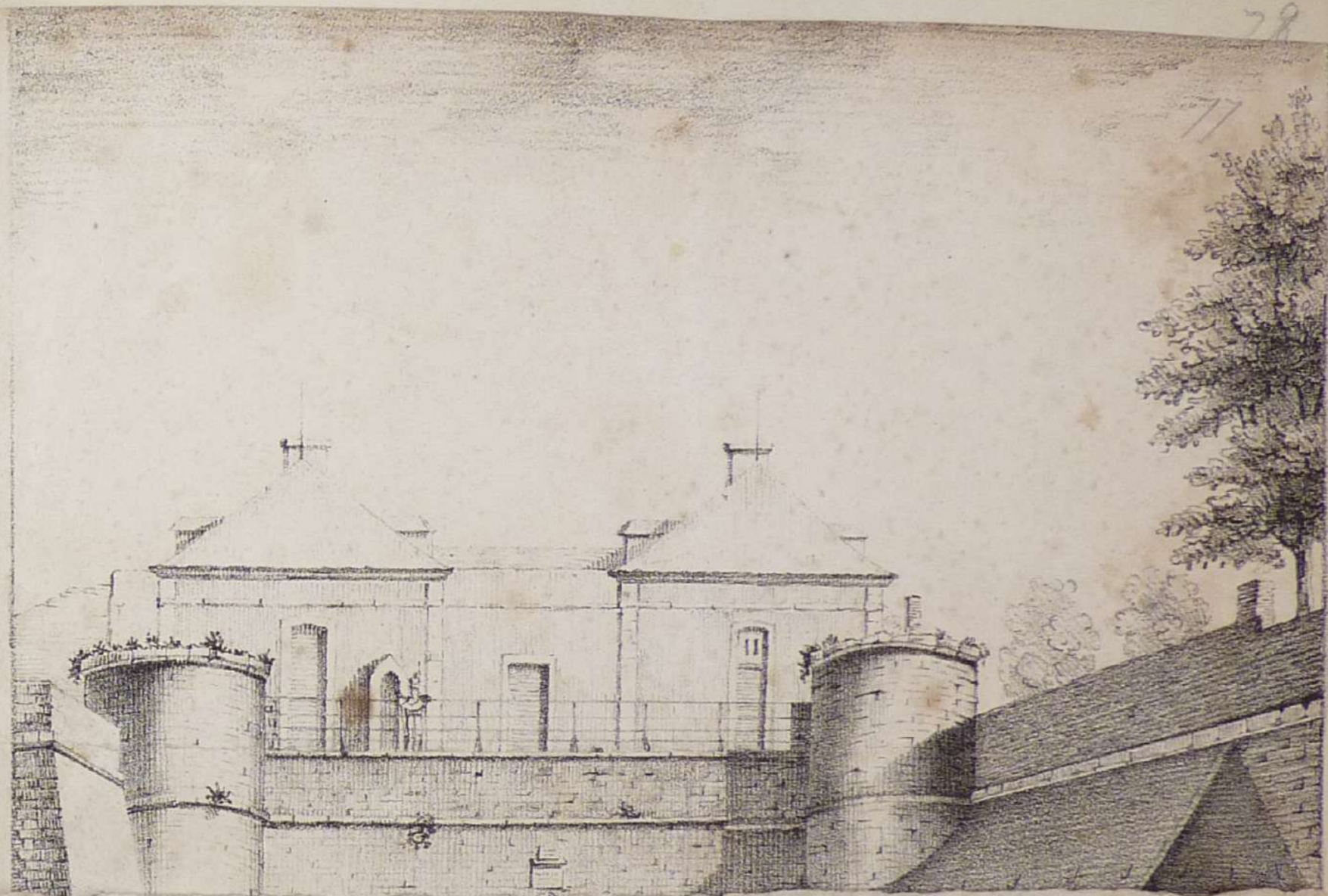


Vue de l'Eglise de S<sup>t</sup> Pierre, à Douay,  
Dépt du Nord.

A Paris, chez Ostervald l'aîné Editeur, Rue S<sup>t</sup> André des Arts, N<sup>o</sup> 5.

1826.

Reçu à Bordeaux.

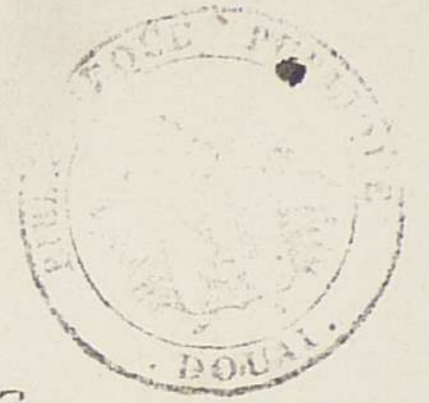


Fleurs cueillies à l'entour  
de la porte Notre Dame.  
Par M<sup>ons</sup> Duthilleuil.

Reçues en Mai. 1824. au matin.

Reçu à Bordeaux.  
en Septembre  
1828.

avec Souvenir.



copie par propos Val More  
de St Omer  
1924

